

Berkane ou le déracinement dans l'hybridité identitaire

Mireille Rebeiz
(Stony Brook University)

Publié en 2003, *La Disparition de la langue française* raconte l'histoire de Berkane, fonctionnaire parisien, retraité à la cinquantaine et écrivain raté. C'est la biographie de son retour en Algérie après deux décennies d'exil en France, d'une tentative d'ancrage au pays natal et de réconciliation avec un passé douloureux. À l'instar d'Ulysse, Berkane essaye désespérément de revenir chez lui mais contrairement au roi d'Ithaque, il échoue dans sa mission. Insatisfait de sa vie parisienne, il quitte pour l'Algérie à la recherche de ce « homeland » (Djebar 13), de ce chez-soi parfumé de souvenirs d'enfance. Figé dans le passé colonial et incapable de saisir la réalité algérienne des années quatre-vingt-dix, Berkane disparaît.

Structuré en trois parties respectivement intitulées « Le retour », « L'amour, l'écriture » et « La disparition », le roman s'ouvre sur l'arrivée de Berkane en Algérie. Abandonné par Marise, son amante française, il quitte la France non sans amertume. Tirailé entre la joie des retrouvailles avec son pays d'origine et la tristesse de la rupture, il écrit à Marise des lettres sans jamais les lui envoyer. L'arrivée de Nadja en deuxième partie marque le début d'une nouvelle liaison qui fraye le chemin de l'amour, de la mémoire et de l'écriture. Elle ne durera pas longtemps puisque Nadja émigre en Italie. La troisième partie annonce la disparition de Berkane et l'arrivée de Marise en Algérie. Sans jamais discuter des événements politiques en cours, le texte laisse sous-entendre qu'il s'agit d'un acte terroriste. Marise repart en France ramenant avec elle les écritures de son ex-amant. Disparu à jamais, Berkane devient le présent — absent, le fantôme qui flotte entre les deux pays sans aucun point d'ancrage, ni aucune trace de vie.

Le roman laisse entrevoir l'insatiabilité de Berkane. En France, il est malheureux et pense vivement à l'Algérie. En Algérie, il revit le passé plutôt que le présent. Devant un tel déchirement, la question de l'ancrage spatio-temporel du protagoniste se pose, pourquoi paraît-elle impossible ? Le texte semble suggérer que son hybridité gêne dans le processus d'enracinement : Berkane vit mal son métissage identitaire, il se sent constamment traversé par une force bipolaire.

Cette étude s'intéresse justement à cette hybridité qui, en surface semble être acceptée mais en profondeur est mal vécue puisqu'elle produit un mal être et une impossibilité d'enracinement dans le pays d'origine et dans le pays d'exil. Il faut donc se demander comment cette hybridité si troublante se manifeste-t-elle à travers le texte ? En d'autres termes, sur quel plan l'hybridité du protagoniste est-elle visible ?

En réalité, elle apparaît sur deux plans, le personnel et le relationnel puisqu'elle se présente dans le personnage même de Berkane ainsi que dans ses relations amoureuses avec Marise et Nadjia. Pour mieux saisir le lien entre l'impossibilité de l'ancrage spatio-temporel et cette hybridité identitaire regrettable, il est important de procéder à une analyse détaillée des deux plans précités.

Sur le plan personnel

L'hybridité de Berkane et le bouleversement qu'elle génère se présentent sous trois formes principales : géographique, linguistique et temporelle. Elle est géographique en ce que Berkane est à la quête permanente de son chez-soi, que ça soit en France ou en Algérie. Elle est linguistique du fait de son bilinguisme mais aussi à cause de sa mère dont la voix se fait entendre à travers le roman. Elle est enfin temporelle. Bien qu'il vive dans le présent, Berkane semble encloué dans le passé.

En ce qui concerne l'hybridité géographique, selon Homi Bhabha, l'hybridité est l'une des caractéristiques du sujet postcolonial qui, balloté entre le discours national et le discours colonial, existe dans un tiers-espace. Dans *The Location of Culture*, Bhabha explique que la compréhension de toute communication se situe dans un tiers-espace, en ce qu'elle est projetée à l'extérieur de son énonciateur et de son destinataire : « The pact of interpretation is never simply an act of communication between the I and the You designated in the statement. The production of meaning requires that these two places be mobilized in the passage through a Third Space » (53).

Le sujet postcolonial, comme le discernement du sens de l'énonciation, existe dans ce tiers-espace où discours national et colonial se côtoient et se ferraillent. En effet, ces discours, du fait de leur antagonisme, cherchent à s'approprier le sujet postcolonial et à s'accorder des droits exclusifs sur lui, mais la réalité est que ce dernier, du fait de son positionnement dans cet espace tiers, est un mélange des deux discours, d'où son ambivalence (Hiddleston 15).

Or, cette hybridité n'est pas forcément à célébrer en ce qu'elle peut être troublante. Dans « Bulgarie, ma souffrance », Kristeva décrit son hybridité comme « un monstre de carrefour » placé à l'intersection des langues et des religions (46). Selon Agar, dans son analyse de Spivak, l'hybridité ne constitue pas nécessairement une « agrégation harmonieuse » et peut être la source de multiples crises et ruptures (Agar 202). Parfois, elle peut être « vécue comme une contrainte due à des conditions matérielles qui sont difficiles à vivre sinon parfois invivables (exil, agressions physiques, dépossession de droits, par exemple) » (202). Cette étude s'intéresse particulièrement à l'exil, l'une de ces conditions intolérables au cœur de laquelle l'hybridité s'exprime. Loin d'être une combinaison plaisante, hybridité géographique et exil semblent être synonymes de calvaire.

Dans son œuvre *Reflections on Exile : And Other Essays*, Edward W. Said évoque l'hybridité de l'être exilé et la difficulté de cette condition de vie. Il dit :

Exile is strangely compelling to think about but terrible to experience. It is the unhealable rift forced between a human being and a native place, between

the self and its true home: its essential sadness can never be surmounted. And while it is true that literature and history contain heroic, romantic, glorious, event triumphant episodes in an exile's life, these are no more than efforts meant to overcome the crippling sorrow of estrangement. The achievements of exile are permanently undermined by the loss of something left behind forever. (173)

Selon Said, un sentiment de perte accompagne donc l'hybridité et l'exil et l'exilé essaye d'y remédier en reproduisant son pays natal dans son pays d'accueil. Curieusement, il porte en lui les germes de son pays d'exil qu'il revit et imite une fois de retour dans son pays d'origine. Cette coupure entre deux pays fait que l'individu est en quête permanente de ce chez-soi ou de ce *homeland* dont parle Berkane en début du roman. Or, ce *homeland* est un espace fluide qui constamment échappe à celui qui le sollicite. C'est ce que Homi Bhabha appelle « unhomey » (Huddart 79) ou le sentiment d'être *homeless* à l'étranger *et* chez-soi, de n'exister que dans un tiers-espace, un espace de mélange des deux pays.

Berkane est la représentation même de ce concept d'*unhomeliness* élaboré par Homi Bhabha. Sujet postcolonial hybride, il vit entre l'Algérie et la France, parle deux langues et entretient successivement deux relations amoureuses avec une Française et une Algérienne Marocaine. Il quitte son pays d'exil à la recherche de son *homeland* qu'il découvre disparu à jamais, puisqu'il n'existe que dans ses souvenirs. Berkane, cet individu hybride, cherche l'Algérie à partir de la France. Une fois en Algérie, il la recherche encore mais en vain. Il est « [h]omeless at home » (Djebar, *La Disparition* 181).

Selon Boidard Boisson, il est possible qu'Assia Djebar ait voulu banaliser le personnage de Berkane, pour cela, elle le présente, en début de roman, « comme une sorte d'antihéros qui se laisse mener par les circonstances » (302). Berkane semble subir son destin sans aucune forme de résistance. On dirait qu'il est fatigué de sa vie à Paris. Fonctionnaire public, écrivain raté, âgé de cinquante ans, sans femme ni enfant, il fait ses calculs pour prendre sa retraite anticipée et rentrer en Algérie. Sa vie n'a rien d'excitant. Boidard Boisson constate qu'un narrateur omniscient se charge de la description de Berkane, ce qui accentue sa « dépersonnalisation » et son éloignement du narrateur et peut-être même du lecteur. Cette forme narrative pourrait aussi traduire le détachement de Berkane de la France. Le narrateur s'éloigne de Berkane de la même façon que ce dernier se distancie de Paris.

En réalité, l'hybridité de Berkane le condamne à une vie d'errance et de quête permanente. Il la vit très mal. La rupture avec Marise annonce la perte de son unique point de rattachement à la France. Il est complètement déboussolé, il s'é gare dans les rues parisiennes « [p]renant un bus jusqu'au terminus, un autre bus, dans un autre sens, jusqu'au terminus, finit par s'immobiliser debout, sur un quai de la Seine, puis assis sur le rebord de pierre [. . .] il rentra lentement dans son studio de célibataire : le silence l'envahit » (Djebar, *La Disparition* 6). Il constate sa solitude et l'image « d'un mur haut, en briques bien serrées, de couleur ocre sale » (17) se dresse devant ses yeux, il suffoque dans son appartement et ressent monter en lui

« [u]n désert de pierres » (17). C'est uniquement à ce moment-là que sa nostalgie pour la mer, pour les vagues « du temps où il était petit garçon » (17) s'annonce. Il entend alors la voix de sa *mère/mer* l'appeler.

Notons que cette nostalgie est l'expression de son hybridité linguistique et temporelle. Il entend la voix de sa mère défunte, une voix qui s'exprime en dialectal algérien et il plonge dans les eaux profondes de ses souvenirs d'enfance pour ré-animer le passé : deux voix de fils — mère, deux temps du passé — présent se brassent, de quoi rendre une personne folle.

L'hybridité linguistique se manifeste surtout dans l'audition de la voix maternelle. De ses souvenirs d'enfance, Berkane parle de son père, de son grand frère, brièvement de ses sœurs mais se concentre plutôt sur sa mère. Image de la tendresse maternelle et symbole de la sécurité, Berkane revient souvent vers elle. Après avoir assisté à la pendaison d'un homme et la colère d'une foule, Berkane, tout paniqué, se réfugie dans ses bras : « il lui tombe dans les bras, contre sa poitrine, il hoquette, lui, le benjamin de sa mère. Elle l'étreint, le console, interroge » (34). Quand son grand frère propose de lui administrer une leçon disciplinaire, elle s'inquiète, l'attend derrière la porte toute tremblante pour ensuite l'envelopper dans ses bras, de couvertures, d'eau de Cologne et surtout de baisers. Au cours de son séjour en France, elle s'alarme devant sa solitude et l'encourage à se marier (44). Dans cet exposé du passé, le narrateur, que ça soit le narrateur omniscient ou le protagoniste (puisque le texte démontre une fragmentation de la narration) rapporte le comportement de cette femme à l'égard de son fils plutôt que ses paroles. Elle ne parle que très rarement.

Sans nécessairement défier l'autorité paternelle, elle revient vers son fils battu pour le consoler. Bien qu'elle soit bilingue, puisqu'elle parle « très correctement le français » (47), elle ne va pas à l'école de Berkane pour parler au directeur et laisse son mari régler l'affaire. C'est l'image d'une femme dénuée de parole mais pleine d'amour pour sa famille, et bien qu'elle ne *parle* as souvent, c'est sa voix et sa voix seule que Berkane entend et s'en rappelle. En réalité, l'émergence de cette voix souligne l'hybridité linguistique de Berkane qui oscille entre le dialecte de sa mère et la langue française. Le silence né du départ de Marise se remplit petit-à-petit de la voix maternelle. Plus Marise s'éloigne, plus ses sons d'autrefois s'accrochent dans la mémoire vive de Berkane et alimentent son désir de rester en Algérie. Néanmoins, le souvenir de Marise et de sa langue demeurent vivants en lui. En conséquence, Berkane subit son bilinguisme, une cacophonie qui lui revient souvent la nuit pour perturber son sommeil, pour le tirailler entre deux langues et deux pays :

La voix qui interroge en moi vogue des mots français à ceux de ma mère — celle-ci, pour toujours, assise dans son humble patio de la maison d'enfance, rue Bleue, à la Casbah -, elle vacille, hésite d'une langue à l'autre, d'une rive à l'autre : ma mère en moi s'étonne, ses yeux m'interrogeant [. . .]. Ce jeu muet m'habite, une ou deux fois, à chaque aurore. En vérité, en cet espace, et la mer devant moi, plate mais étincelante le matin, je vis ma solitude comme un cadeau ! (28–29)

En ce qui concerne la Casbah, elle se dresse comme le symbole d'une hybridité temporelle (quoique spatiale aussi). Dès son retour en Algérie, Berkane exprime le désir de revoir son quartier d'enfance (53). Il se lance alors dans ce « vieux cœur » (14) avec l'impatience d'un amoureux (Boidard Boisson 307) et l'enthousiasme d'un éternel romantique

[J]e dos encore tourné à la Casbah, j'ai jeté un dernier regard [. . .]. Puis j'ai renversé la tête vers le ciel, je me suis surtout empli les yeux de la lumière, en ce début de l'après-midi : elle semblait papilloter ; à force d'intensité, elle auréolait le contour des immeubles, des arbres, des toits, du vide au milieu. (Djebar, *La Disparition* 3)

Il va même jusqu'à se demander si la Casbah aura le pouvoir de gommer ses années d'exil : « Vingt ans d'exil vont-ils lui paraître soudain irréels, coulée sombre s'évanouissant derrière lui, et les lieux perdus d'autrefois redeviendront-ils proches ? » (53).

Toutefois, la Casbah de son enfance est différente de la présente Casbah et si l'enfant en lui veut absolument retrouver les quartiers d'antan, l'adulte se soucie plutôt de la déliquescence qui l'entoure. Le changement des noms des rues de la langue française en langue arabe (54), du décor, des rues, des passants et surtout des femmes l'angoisse et le déçoit. Sa Casbah est désormais « souillée » (65).

En raison de son métissage temporel ou plutôt spatio-temporel, Berkane demeure solidifié dans le passé, il semble incapable d'appréhender le présent et de ce fait porte un regard de voyeur et un jugement orientaliste sur ce qu'autrefois était son chez-soi. Selon Edward W. Said, dans *Orientalism*, 'orientalisme idéalise et mystifie l'Orient. Il le présente comme une zone exotique, figée dans le temps et incapable de progrès ou de changement. Les orientalistes ont des idées préconçues de l'Orient qui ne correspondent pas nécessairement à la réalité. Comme les orientalistes, Berkane arrive à la Casbah et l'imagine telle qu'elle était vingt ans auparavant. Il l'idéalise, pense à ses rues qui grouillaient de « chômeurs, de drogués, de gars du milieu, de dockers et de mendiants [. . .] d'identités multiples » (Djebar, *La Disparition* 54) ; aux « [r]ues du désir, où les mâles étouffent, tout comme les mômes et les vieillards : hommes dehors, assis, regards plats ou exorbités, qui tuent le temps » (55) et aux

[p]assantes au voile blanc de soie et de satin, celles dont les yeux noircis de khôl vous regardent fixement, au-dessus de la voilette raidie sur l'arête du nez [. . .]. Certaines [. . .] soulevaient sur le côté le pan de leur voile pour laisser entrevoir au garçonnet qu'il était le galbe de leur jambe, ou leur cheville au-dessus de la sandale élégante ! (54–55)

Selon Nicholas Harrison, le regard de Berkane sur ces passantes aux voiles blancs rappelle celui de Delacroix sur les *femmes d'Alger dans leur appartement*. Par sa peinture, il les immortalise dans un cadre spatio-temporel fixe (Harrison 152).

Or,

[c]e regard-là, longtemps l'on a cru qu'il était volé parce qu'il était celui de l'étranger, hors du harem et de la cité. Depuis quelques décennies [. . .] on peut se rendre compte qu'à l'intérieur de cet Orient livré à lui-même, l'image de la femme n'est pas perçue autrement : par le père, par l'époux et, d'une façon plus trouble, par le frère et le fils. (Djebar, *Femmes d'Alger* 244)

Berkane, fils et frère algérien, se comporte comme l'étranger du harem qui perçoit ces femmes de la cité en êtres exotiques. Son choc provient d'une confrontation entre un idéal passé, désormais inexistant, et une réalité autre. Ces femmes ne sont plus voilées en blanc mais « ensevelies désormais sous des tuniques longues, grises à la marocaine, leurs cheveux disparaissant sous un foulard noir, à l'iranienne [. . .] » (Djebar, *La Disparition* 67).

Selon Jane Hiddleston, le *homeland* ont Berkane a rêvé dans son exil est tombé en ruine. Il ne correspond en rien à l'image idéale et virtuelle qu'il s'est créée, et la réalité lui devient inaccessible (Hiddleston 175). Selon Hafid Gafaïti, la décomposition de la ville, le changement de l'espace urbain et des tenues des femmes dorénavant habillées en tchador dénotent la perte de l'innocence infantile et l'impossibilité du retour au passé (Gafaïti 207).

En conséquence, Berkane n'appartient plus à ce décor. Son hybridité temporelle implique un blocage dans un passé idéalisé et une inaptitude à vivre le présent. Le désaccord entre son image orientaliste de la Casbah et la réalité, le choc entre les souvenirs et le présent, la décadence de la société et de la structure urbaine, le conservatisme traduit par une modification vestimentaire le secouent profondément. Il pleure « ces lieux d'une vie autrefois foisonnante, grouillante », son « royaume d'autrefois » (Djebar, *La Disparition* 5) Il déplore sa Casbah « devenue désert du fait de son état de dépérissement misérable » (67).

À Paris, Berkane ressentait un « désert de pierres » (17) monté en lui. À Alger, sa Casbah se transforme en un désert dépeché. Son hybridité multiforme, sa quête permanente de son *homeland* n France et en Algérie, ses voix multiples et son bilinguisme, son enracinement dans un passé perdu et son déracinement du présent font qu'il porte le désert en lui. Il vit mal. Perdu comme *Pépé le Moko* ans le labyrinthe de la Casbah, il échoue dans sa dernière tentative d'ancrage au bled.

Sur le plan relationnel

Vivant son métissage identitaire comme un fardeau, Berkane échoue aussi dans ses relations amoureuses et n'arrive point à s'y consolider. Il est triste de constater que cette faille relationnelle se répète à deux reprises :

Avec Marise, Berkane semble malheureux. Il vit mal en France et veut rentrer en Algérie. Après sa disparition, elle s'accroche à son souvenir et il devient son fantôme, un présent-absent flottant dans un tiers-espace sans aucun rattachement physique. L'effacement de Berkane ne met pas fin à son malheur, le malaise de son hybridité et son déracinement spatio-temporel continueront *post-mortem*.

Avec Nadjia, le début de la relation apporte un semblant de paix à Berkane qui, après le départ de Nadjia pour l'Italie, va replonger dans son passé pour y rester jusqu'à sa disparition. Méconnaissant la mauvaise nouvelle, Nadjia lui écrit pour l'inviter à la rejoindre dans son exil. À l'instar de Marise, elle garde l'idée de Berkane vivante en elle et implicitement participe à la continuité de son malaise et de son déracinement.

Sans nécessairement le vouloir, Marise pousse Berkane à quitter la France. Ce départ, banalisé par le narrateur du fait de sa description dépersonnalisée, ne met pas fin aux sentiments de Berkane. Assis face à la mer, il pense à elle et la désire toujours. Foudroyé par des idées diverses, voire même incohérentes, il regarde les vagues, pense à Marise, au pays d'en face, à son désir sexuel, à leur bonheur l'été précédent, à son enfance pour enfin revenir à sa mère dont la voix est toujours vivante en lui (17).

L'introduction de Marise sur scène s'accompagne d'une série de paradoxes : elle l'aime et pourtant le quitte (16) ; présente dans l'imaginaire de Berkane, elle est physiquement absente de son quotidien ; il lui écrit des lettres sans jamais les lui envoyer (19, 27) ; il entretient avec elle une « conversation silencieuse » (20) ; il veut lui écrire en dialectal, « en mots de [sa] tribu » (21) mais elle ne lit que la langue française ; il ressent envers elle « une faim sexuelle [d'] un mâle taraudé par une si longue chasteté » (22) ; il balance entre les envies sexuelles d'un homme et les souvenirs d'un petit garçon ; l'adulte en lui veut être heureux de ce retour inattendu mais le petit garçon en lui « a peur de ce retour au pays natal » (22). Enfin, tout se mélange et les voix et les mots s'amalgament : « petits mots tendres, petits cailloux blancs dans un ruisseau, les tiens que j'égrène, un refrain revenu mais aussi mes mots d'enfant, ceux de ma mère » (25).

Ces couples de contradiction construits entre homme-femme, homme-garçon, présent-absent, écriture-sans lecture, parole-silence, dialecte-langue, sexualité-chasteté, pays natal-exil, joie-peur et mère-amante rappellent la théorie cixousienne selon laquelle la pensée travaille toujours par opposition et toute opposition reflète, en elle-même, la nature du rapport qui l'a détruite. Par exemple, la relation entre père-fils est une relation d'autorité, la relation entre maître — esclave est celle de violence et répression (Cixous 72–73). Et la relation entre Berkane — Marise est celle d'un déracinement total. En effet, toutes ces combinaisons binaires déchiffrent les multiples fentes dans le personnage de Berkane. En surface, elles contribuent positivement à son métissage identitaire mais en profondeur, elles le tourmentent et le laissent creux, d'où l'échec de la relation. Il est vrai que le roman n'offre aucune explication sur la rupture du couple mais le lecteur peut tenter de tirer sa propre conclusion : peut-être que Marise a ressenti le malaise de Berkane et son impossibilité de s'ancrer en France et de s'investir dans leur couple, peut-être que le fardeau de l'hybridité s'est immiscée au cœur du couple pour le faire exploser.

S'il est impossible d'identifier avec certitude la raison derrière la rupture, il reste évident que le déracinement de Berkane y a joué un grand rôle. Cet arrachage spatio-temporel va persister même après son enlèvement. Porté disparu, il

n'existe que dans ses écritures sauvegardées par Marise et dans les souvenirs de cette dernière. Il devient le présent-absent ou le fantôme de Marise.

Marise arrive en Algérie dès qu'elle apprend la mauvaise nouvelle. Driss, le frère de Berkane, lui remet ses écritures, entre autres les lettres jamais composées. L'intensité du malheur soulève le voile qui existe entre Marise et le lecteur et autorise une immédiateté du rapport devenu désormais transparent. Inconnue du lecteur, Marise n'existe qu'à travers Berkane dont la disparition implique l'effacement de cet intermédiaire. Et les rôles s'inversent. Alors que Marise devient présente, Berkane s'éloigne pour devenir le présent-absent.

Dans son analyse de l'œuvre djebarienne *Le Blanc de l'Algérie*, évine El Nosery attribue à Djébar la fonction de porte-parole de la mort inachevée de ses amis écrivains « [j']écris et je sèche quelques larmes. Je ne crois pas en leur mort : en cela, pour moi, elle est inachevée » (Djébar, *Le Blanc* 32). Il est possible de dire que Marise, comme Djébar, représente la mort inachevée de Berkane « Berkane, mon Berkane, tu as eu une mort inachevée ! [. . .] Tu es vivant, inachevé, mais vivant ! » (Djébar, *La Disparition* 202).

Mort-vivant, présent-absent, Berkane devient le fantôme de Marise. Selon Derrida, dans *Spectres de Marx*, il faut parler aux fantômes afin qu'ils demeurent vivants. Il faut surtout respecter la mémoire de ceux qui sont morts écrasés par les régimes totalitaires :

Il faut parler *du* fantôme, voire *au* fantôme et *avec* lui, dès lors qu'aucune éthique, aucune politique, révolutionnaire ou non, ne paraît possible et pensable et *juste*, qui ne reconnaisse à son principe le respect pour ces autres qui ne sont plus ou pour ces autres qui ne sont pas encore *là, présentement vivants*, qu'ils soient déjà morts ou qu'ils ne soient pas encore nés. (15)

Justement Marise parle à son fantôme et s'attache à son souvenir :

[O]tage de personne, victime d'inconnus sans visage, Berkane désormais avec juste un regard fixe, pas de corps, pas de torse nu, pas ses bras [. . .] pas ses jambes hautes [. . .] pas non plus son rire, ou plutôt son demi-rire qui laissait toujours les phrases en l'air, inachevées ! (Djébar, *La Disparition* 2)

flotte à jamais sans aucun ancrage spatio-temporel. La saga d'une hybridité identitaire mal vécue continue même après sa mort présumée. Cette dernière n'apporte pas la paix à son âme toujours tourmentée par cette extirpation radicale, par ce flottement dans un espace indéterminé ballotant entre existence et inexistence.

Le malaise du métissage identitaire se manifeste aussi dans le cadre de la relation avec Nadja. Intervenue en seconde partie, elle altère la vie de Berkane sans nécessairement la fixer. Au départ, elle réussit à apprivoiser son hybridité farouche et Berkane retrouve un brin de paix, se réconcilie avec son passé, vit un amour naissant et revient vers l'écriture. Néanmoins, cette parenthèse d'un semblant de tranquillité d'esprit ne durera pas longtemps, elle se fermera suite au départ de Nadja et le renforcement de Berkane dans le passé colonial.

La rencontre de Berkane et de Nadjia et plus tard leur union s'accompagnent d'une fusion de langues et de corps. Nadjia, Algérienne Marocaine, parle le dialectal dans lequel on se tutoie, c'est « [u]ne langue de proximité [. . .] sans besoin d'habits de cérémonie » (86). Cela la rapproche de Berkane qui, pour une fois, n'a pas à choisir entre dialecte et langue française. Cette proximité linguistique se concrétise par une union sexuelle où la frontière entre les langues, forme d'expression ou organe buccale, disparaît. Cela ouvre la voie du passé et de l'écriture. Selon Anna Rocca,

[e]ntre la nécessité de fuir le passé et l'impossibilité de l'effacer, se trouve le pouvoir de la reconstruction. Reconstruire le passé ne signifie pas simplement le revisiter, mais substituer de nouvelles expériences aux souvenirs traumatiques. Dans [. . .] *La Disparition de la langue française*, l'érotisme, en tant que puissance du réel, rend possible la récupération de la mémoire aussi bien que le changement. (80)

Grâce à l'érotisme, Berkane et Nadjia tentent de se réconcilier avec le passé colonial. Nadjia éprouve le besoin de s'ouvrir à l'autre et si la parole exacerbe son corps, la sexualité l'apaise. Les bienfaits de cette thérapie surgissent sur Berkane aussi. Il commence à faire face à son passé douloureux, il se rappelle son arrestation par les autorités coloniales, sa torture, ses années d'emprisonnement et il écrit, non plus des lettres à Marise, mais pour lui-même.

Sa relation avec Nadjia semble libérer sa mémoire, sa langue et son corps pour leur permettre d'explorer les souvenirs, de comprendre le passé et de surmonter le traumatisme. Toutefois, le texte est parsemé d'indices inquiétants et révélateurs de l'immutabilité de Berkane qui, malgré cette petite pause d'amour, de réconciliation et d'écriture, reviendra à sa nature de départ de sujet postcolonial tourmenté par son métissage identitaire.

D'une part, Berkane, comme l'affirme Nicholas Harrison, décrit Nadjia de façon orientaliste prouvant, encore une fois, sa propre étrangeté dans un pays qui est censé être le sien. (Harrison 79). Il dit « ô mon amoureuse, je suis un prince, je suis un roi, un jouisseur de harem où tu règnes [. . .] je sens que je suis un barbare sans l'obsession du viol, un corsaire sans désir de rapt [. . .] » (Djebar, *La Disparition* 06). Son fantasme masculin se mêle d'une image orientaliste d'un prince barbare et d'une femme au harem. Curieusement, Marise, après la disparition de Berkane et la lecture de ses écrits, décrit Nadjia en termes orientalistes : « N. l'inconnue, la rivale, la passagère [. . .] femme-pirate avec des aventures à chaque étape, une 'allumeuse' comme savaient l'être si souvent les Orientales [. . .] » (197). Les descriptions de Berkane et de Marise sont similaires dans le sens où elles les placent sur un pied d'égalité d'étranger orientaliste.

D'autre part, Berkane ne comprend pas le danger qui l'entoure et ne saisit pas la réalité algérienne des années quatre-vingt-dix. C'est Nadjia qui lui ouvre les yeux en lui parlant des élections, de la mobilisation des jeunes chômeurs, de la corruption des pouvoirs publics et des médias et de l'avènement d'un Islam ultraconservateur (115–17). Berkane l'écoute et parle peu. Après son départ, au

lieu de s'inquiéter de la situation qui l'entoure et de l'agitation du pays, il repart dans le passé colonial pour l'écrire dans un roman qu'il intitule « L'adolescent » (137). Cette analepse, la plus longue du roman, indique la plongée de Berkane dans sa mémoire et sa noyade dans ses eaux marécageuses. Il n'y sortira pas vivant.

Porté disparu, il n'existe que dans la mémoire de ceux et de celles qui l'aiment. Nadjia, dont le prénom arabe signifie « celle qui appelle », lui écrit des lettres pour l'inviter dans son exil. Ne sachant pas qu'il n'est plus de ce monde, elle va l'attendre.

La voix interpelante de Nadjia, comme celle de Marise, figent Berkane dans un tiers-espace de mort-vivant, de présent-absent. Toutes les deux parlent à un homme dont le sort est inconnu. L'échec des deux relations amoureuses personnifie l'impossibilité de Berkane de s'ancrer dans le temps et dans l'espace et de se construire au sein d'un couple. Cette impossibilité est la conséquence directe d'un métissage identitaire récusé dans sa globalité.

Berkane, dont le prénom arabe signifie « le volcan », n'explosera pas et restera dormant à jamais. Berkane, c'est l'éternel *homeless* qui souffre de son hybridité identitaire. Son inconvénient se manifeste sur deux plans principaux, le personnel et le relationnel.

Sur le plan personnel, l'hybridité, vécue comme un fardeau, est à la fois géographique, linguistique et temporelle. Elle est géographique en ce que Berkane semble malheureux dans les deux pays, en quête permanente de son *homeland* introuvable, que ça soit en France ou en Algérie ; elle est linguistique puisqu'il vit son bilinguisme comme une cacophonie assourdissante qui le déchire entre le dialecte de sa mère et le français de son amante ; enfin, elle est temporelle parce qu'il n'arrive pas à appréhender le présent mais reste coincé dans son passé colonial.

Sur le plan relationnel, Berkane s'avère incapable de s'ouvrir à l'autre et de s'investir dans une relation. Avec Marise, la relation échoue *a priori* cause de Berkane et de ses incertitudes. Avec Nadjia, Berkane réussit à s'ouvrir pour une courte période mais la relation s'effondre quand même, essentiellement à cause de son entêtement dans le passé, à savoir que le malaise de l'hybridité identitaire et le déracinement spatio-temporel persistent même après sa disparition. Les deux femmes le gardent en vie alors qu'il erre dans un espace infini.

La vie de Berkane, comme sa mort, dénotent son déchirement entre deux pays, deux langues et deux femmes. Tout son vécu dégoûte son mal d'être métissé et se fonde sur des contradictions difficiles à gérer. Entre le passé colonial et le présent postcolonial, entre le petit garçon et l'homme, entre la sexualité et la chasteté, entre le ressortissant et l'exilé, entre la langue française et la langue arabe, entre la Casbah d'hier et la Casbah d'aujourd'hui, entre le silence et la voix de sa mère, entre Marise et Nadjia, entre la France et l'Algérie, Berkane ne choisit pas. Il se paralyse dans un tiers-espace et flotte pour l'éternité.

Références Bibliographiques

- Agar, Trudy. « Stratégies d'hybridité sexuelle ? Exclusion et grâce chez Assia Djébar ». *Repenser le Maghreb et l'Europe Hybridations — Métissages — Disparitions*. Ed. Alfonso de Toro et al. Paris : Harmattan, 2010. 201–14. Print.
- Bhabha, Homi K. *The Location of Culture*. London : Routledge, 1994. Print.
- Boidard Boisson, Cristina. « *La Disparition de la langue française* d'Assia Djébar : Le mirage de l'impossible retour ? » *Assia Djébar*. Ed. Najib Redouane et Yvette Bénayoun-Szmidt. Paris : Harmattan, 2008. 301–19. Print.
- Cixous, Hélène. *Le Rire de la Méduse et autres ironies*. Préface de Frédéric Regard. Paris : Galilée, 2010. Print.
- Derrida, Jacques. *Spectres de Marx : L'État de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*. Paris : Galilée, 1993. Print.
- Djébar, Assia. *La Disparition de la langue française*. Paris : Albin Michel, 2003. Print.
- . *Femmes d'Alger dans leur appartement*. Paris : Albin Michel, 2002. Print.
- . *Le Blanc de l'Algérie*. Paris : Albin Michel, 1995. Print.
- El Nossery, Névine. *Témoignages fictionnels au féminin Une réécriture des blancs de la guerre civile algérienne*. Amsterdam : Rodopi, 2012. Print.
- Gafaïti, Hafid. *La diasporisation de la littérature postcoloniale Assia Djébar, Rachid Mimouni*. Paris : Harmattan, 2005. Print.
- Harrison, Nicholas. « Le voile littéraire : la politique oblique d'Assia Djébar ». Trans. Nicolas Vieillescazes. *Littératures francophones et politique*. Ed. Jean Bessière. Paris : Éditions Karthala, 2009. 147–61. Print.
- Hiddleston, Jane. *Assia Djébar Out of Algeria*. Liverpool : Liverpool UP, 2011. Print.
- Huddart, David. *Homi K. Bhabha*. London : Routledge, 2006. Print.
- Kristeva, Julia. « Bulgarie, ma souffrance ». *L'Infini* 51 (Automne 1995) : 42–52. Web.
- O'Riley, Michael. *Postcolonial Haunting and Victimization Assia Djébar's New Novels*. New York : Peter Lang, 2007. Print.
- Rocca, Anna. « Assia Djébar. La Mémoire, le témoin et l'érotisme : *Les Nuits de Strasbourg* et *La Disparition de la Langue Française* ». *Mémoires et Identités dans les Littératures Francophones*. Ed. Dahouda Kanate et Sélom K. Gbanou. Paris : Harmattan, 2008. 75–83. Print.
- Said, Edward W. *Reflections on Exile and Other Essays*. Cambridge : Harvard UP, 2002. Print.
- . *Orientalism*. New York : Vintage Books, 1979. Print.